



LA ROUTE DE JÉRUSALEM 25F

3 - 1997



A PIED VERS JÉRUSALEM

par Jean-Corne RENAUDIN

Depuis 25 ans, des jeunes partent à pied de France ou d'Italie vers Jérusalem. Cette marche d'un an n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire à première vue, un pèlerinage : il s'agit plutôt d'une école, d'un temps d'apprentissage, de formation. Les bancs et l'amphithéâtre de l'Université sont remplacés par la route sur laquelle les marcheurs avancent jour après jour. Les professeurs sont chacune des personnes rencontrées sur cette route : par leurs réactions, leurs discours, leurs silences, leurs portes ouvertes ou fermées, leurs colères aussi, ces personnes vont peu à peu enseigner à ces jeunes la réalité de leur vécu, de leurs peurs, de leurs espérances, de leurs histoires individuelles et collectives.

Ces jeunes vont ainsi essayer de comprendre, durant ce temps de marche, la complexité des rapports entre les différentes communautés - que ces communautés soient nationales, culturelles, religieuses -, les raisons des conflits internationaux et la place de la religion dans ces conflits. Peu à peu, à travers la rencontre de milliers de Français, d'Italiens, de Grecs, de Serbes, de Croates, de Bosniaques, de Turcs, de Syriens, de Jordaniens, de Palestiniens, d'Israéliens, qu'ils soient catholiques, protestants, orthodoxes, musulmans, juifs ou sans religion, s'est imposée l'idée que le poids des mémoires collectives est un facteur déterminant pour comprendre les conflits.

C'est en 1972 que « la Route » a été ouverte par André Haim, qui est à l'initiative du projet, et par son compagnon Wilfried Reinermann. A cette époque, l'ouverture des Chrétiens, jeunes et moins jeunes, aux réalités des communautés juives et musulmanes en France commence à se traduire dans les faits. Mais le processus de rapprochement entre jeunes de confessions différentes est arrêté par le conflit du Proche Orient. André Haim, qui est alors en contact avec la Fraternité d'Abraham, propose, pour débloquer cette situation, une démarche concrète d'éducation à la Paix par la prise en compte de ce conflit. Ce sera la Route, renouvelée d'année en année.

Pour André Haim, en effet : « *Partout où un accueil effectif lui aura été fait, cette première Route posera des jalons d'accueil pour la Route sui-*

vante, élargissant ainsi l'espace de-l'amitié... jusqu'à ce que les jeunes de l'Islam, du Judaïsme et du Christianisme osent ouvrir leur première Route commune comme une terrible force d'espérance, peut-être plus puissante que telle action politique issue d'une analyse socio-économique, celle-ci ou celle-là restant pourtant nécessaire. Ouverte à Genève en cette Pâque 1972, partant peut-être demain de Taizé avec les jeunes, cette Route appelle, dans le prolongement de la réconciliation œcuménique entre les Églises chrétiennes, la reconnaissance entre elles des trois grandes religions abrahamiques, reconnaissance amorcée par 'la déclaration sur l'attitude à l'égard des religions non chrétiennes' promulguée par Paul VI le 20 octobre 1965, à la (in du Concile Vatican II »^m. Si cet objectif d'une telle Route abrahamique ne s'est pas encore réalisé, cependant, depuis 1972, 17 routes sont parties.

Parallèlement à la Route, des rencontres ont été organisées entre marcheurs et amis issus des pays traversés : c'est ainsi que plusieurs rencontres franco-italiennes ont eu lieu en 1978, 1979, 1980, élargies à d'autres partenaires, en particulier Grecs, en 1989 et 1990. Un « Manifeste » et un projet de « Charte » ont été rédigés en 1982. Une « Association » a été créée en 1983 sous le nom de *Centre français de la Route de Jérusalem*. De même, en 1994, a été donnée au Centre italien une forme légale afin de pouvoir pérenniser l'action de la Route. Depuis juin 1977, l'association française publie un « journal » à la pagination et à la périodicité variables, qui en était à son n° 28 en décembre 1995.

Les Objectifs de la Route

La Route est à la fois une école, une interrogation, un signe et un apprentissage. Le marcheur ne se présente pas comme pèlerin mais comme apprenti, qui interroge les réalités rencontrées. Cette démarche ouvre donc sur un espace éducatif.

La Route, une école

Il s'agit d'abord de l'éducation à la complexité des rapports inter-communautaires, et plus précisément des conflits inter-communautaires. La Charte souligne bien cet aspect de l'apprentissage : « *La Route de Jérusalem est une pratique expérimentale non violente qui tente de cerner la nature des conflits humains et de rendre compte de l'épais-*

seur existentielle qui s'y exprime ». Cette éducation à la complexité est en même temps une lutte contre l'ignorance et les préjugés. Le marcheur, lentement, sait qu'il apprend à résister à la simplification., Croyant ou non, il découvre les liens profonds qui relient en un toi/t vivant langue, culture, expression religieuse, appartenance à une confession donnée, à un peuple, à un passé, à une histoire, recherche d'un avenir individuel et collectif. Il n'y a pas d'École de la Paix sans l'intégration de cette complexité humaine.

C'est aussi une éducation à la compatibilité - ou non - de cette complexité avec une certaine utopie qui n'est pas seulement, comme on le dit trop facilement, propre à la jeunesse, mais qui existe aussi au niveau des États et des Institutions internationales (Cf Déclaration des Droits de l'Homme, Charte de l'ONU, Devise de la France : Liberté, Égalité, Fraternité). Ainsi se vit l'enjeu de l'apprentissage d'un nouveau regard sur la Paix, sur la réconciliation religieuse, sur la reconnaissance mutuelle de ces communautés. Les hommes ont souvent été entraînés, au cours de l'histoire, à revendiquer une identité nationale, religieuse, culturelle, contre l'autre, au détriment de l'autre. Le marcheur apprend que l'on peut faire avancer l'histoire humaine par la reconnaissance de l'autre et par la conscience que sa propre identité et celle de l'autre ne sont pas obligatoirement incompatibles. En affrontant la réalité des pays, de leurs conflits, de leurs blessures et de leurs espérances, les jeunes peuvent ainsi mieux comprendre les situations réelles afin de les ouvrir sur un avenir possible. C'est la raison pour laquelle cette école est également présentée comme une École de la Paix.

Enfin la Route est éducation à soi-même et à la réalité. A travers cette expérience, cette confrontation à la réalité du vécu de personnes de cultures différentes, à travers aussi la cohabitation quotidienne avec un compagnon de route, se joue également une meilleure connaissance de soi-même : connaissance de ses limites (physiques, psychologiques, humaines, éventuellement spirituelles) mais aussi connaissance de potentiels humains insoupçonnés en soi-même et chez les autres. Certains voient la Route comme une échappatoire, une parenthèse dans la vie. En fait, elle est un apprentissage qui ne triche pas avec la réalité.

Comme l'écrivait l'un des marcheurs : « *Des rencontres, parfois violentes, confirment mon opinion, à savoir que cette Route de Jérusalem, loin de nous éjecter hors du monde, nous y accule, avec les moyens qui lui sont propres. Cet apprentissage qui consiste à se poser grâce aux conflits (barrières idéologiques, culturelles, sociales...), à en vivre sans*

(1) André Haim, *Route à pied jusqu'à Jérusalem. Route de la réconciliation religieuse, de la reconnaissance mutuelle et de la Paix*. Genève, 30 mars 1972.

être détruit, est, je crois, un outil qui permet aux marcheurs d'affronter à leur 'retour' la réalité du Monde, la leur, sur des assises souterraines aguerries »⁽²⁾. La multitude des rencontres avec des personnes appartenant à des groupes différents et parfois ennemis (partis politiques, nations, religions) renvoie inévitablement le marcheur à l'irréductibilité des conflits, des différences, mais aussi de l'espérance de la paix et de l'unité. Cette expérience n'est pas un rêve, elle fait au contraire tomber bien des illusions, face à la réalité du vécu de toutes les personnes rencontrées.

La Route, une interrogation

Les jeunes partent souvent avec des idéaux très forts. L'expérience de la complexité des rapports inter-communautaires va faire, automatiquement, tomber bien des schémas, des certitudes, des illusions. La Route permet alors, chez le jeune marcheur, un passage d'une attitude de certitude (croire universaux les savoirs que l'on possède) à une attitude d'interrogation (interroger la réalité telle qu'elle est et non plus telle qu'on la rêve). Tout marcheur fait cette expérience d'une désillusion - qui est perte de ses illusions - pour vivre cette « ascèse » de celui qui écoute ce que lui enseigne la réalité, en intégrant le risque de voir s'écrouler ses certitudes et ses schémas tout faits. « *La Route est un outil pour faciliter l'ingrat décantage des rêves sur soi et sur le monde* »⁽³⁾ -

Cette « ascèse » de l'écoute est aussi l'ascèse de celui qui va chercher à travers cette marche à comprendre les origines des violences présentes dans les conflits et des blessures qui en résultent. Il ne s'agit pas de vouloir les guérir - croire qu'on peut les guérir soi-même, c'est encore vivre dans une certaine illusion. Il s'agit d'accueillir ce que ces violences nous apprennent des hommes, de s'efforcer à comprendre les raisons de ces inimitiés entre personnes, groupes, partis, religions, peuples. D'accueillir aussi les attentes qu'elles portent.

La Route, un signe

L'un des objectifs premiers du fondateur, André Haim, était d'ouvrir une Route de recherche de la Paix à des jeunes des trois religions qui se réclament du Dieu unique. Il s'agissait donc de faire en sorte qu'un jeune Chrétien, un jeune Musulman et un jeune Juif puissent partir ensemble. Une telle marche, qui ne s'est pas encore réalisée, aurait eu une portée

symbolique forte, même si elle n'aurait pas changé la face du monde. Cet objectif a été présenté comme la conséquence de la nécessité d'ouvrir les jeunes Chrétiens de France à la connaissance des communautés islamique et juive de plus en plus nombreuses, et de la conscience de « *l'importance que l'amitié entre les jeunes de ces trois communautés, au lieu d'être 'bloquée' par le conflit du Moyen Orient, soit au contraire courageusement et opiniâtrement voulue, comme une sorte d'espérance remontant jusqu'au Moyen Orient* »⁽⁴⁾.

Une telle « Route-signe » aurait une portée éducatrice forte. En effet, alors que pour bien des jeunes l'unité ne pouvait se faire qu'en « sautant » l'obstacle supplémentaire des convictions religieuses et spirituelles, cette remontée vers Jérusalem a été suscitée par des contacts pris avec des jeunes des trois communautés convaincus qu'il ne s'agit pas de « sauter » la difficulté mais de l'approfondir. Une telle Route, loin donc d'échapper elle-même à cette complexité des revendications identitaires, nationales et religieuses, « plongerait » au contraire dedans. Le jeune Juif traverserait des pays arabes et chrétiens ; le jeune Musulman traverserait des pays chrétiens pour arriver à Jérusalem revendiquée par les Juifs comme « capitale éternelle » ; le jeune Chrétien, à son tour, traverserait des pays musulmans jusqu'à cette même terre.

Loin des théories, des schémas, des « il n'y a qu'à... » et des « il suffit de... », des « gentils » et des « méchants », ces marcheurs (à commencer par eux trois) vivraient l'apprentissage des amitiés humaines avec des personnes dont les groupes d'appartenance sont synonymes de conflits, réels ou latents.

La Route, une insertion

La Route n'est pas une parenthèse dans la vie d'un marcheur, elle est apprentissage de la façon dont il va pouvoir concilier l'amitié et la fraternité avec tout homme rencontré, en intégrant l'irréductibilité de l'identité de chacune de ces personnes rencontrées. En effet, les marcheurs arrivent à Jérusalem après avoir noué des amitiés aussi bien avec des personnes de religion juive, musulmane ou chrétienne, avec des personnes de nationalité grecque aussi bien que turque, de nationalité syrienne aussi bien qu'israélienne, etc. Comment vivre ces amitiés sans être, de façon systématique, dans un camp contre l'autre camp ?

Cet apprentissage restera d'actualité, après le retour, dans le quotidien familial et professionnel du marcheur. Comment vivre cette capacité

(20) Denis Mennessier, *Réflexion de Denis après Perugia*, 10 septembre 1979.

(21) André Haim, *Naître de l'excès du mal ou l'intuition de la Route*, St-Jacut-de-la-Mer, 10 novembre 1978.

(4) André Haim, *Ouverture d'une route à pied jusqu'à Jérusalem, Route de la réconciliation religieuse, de la reconnaissance mutuelle et de la paix*. Taizé, été 1971.

d'amitié avec toutes les personnes rencontrées dans les réseaux relationnels et professionnels, sans que les identités de chacun ne deviennent des frontières ? Comment nos appartenances politiques, religieuses, sociales, peuvent-elles être vécues pleinement par chacun, sans que cette même appartenance ne nous range automatiquement dans un camp contre un autre camp (avec toutes les injustices que ce type de rapport crée inévitablement) ?

Cette capacité de vivre dans la vie quotidienne les différences sera, pour l'ancien marcheur, particulièrement utile dans les rencontres inter-religieuses qui ont lieu en France. *« Si la première Route aboutit, plus exactement si elle « remonte » jusqu'à Jérusalem, au cœur des difficultés et donc au lieu même de l'espérance, ce n'est pas pour une Croisade quelconque. Tout au contraire, chaque jeune ayant vécu cette Route et l'expérience qu'elle comporte, comprendra mieux l'importance de travailler, dans son pays et dans son environnement quotidien, à la reconnaissance de plus en plus sincère des valeurs spirituelles, culturelles et humaines propres aux croyants de l'Islam et du Judaïsme. Pour parler de Paix et de Justice au Moyen Orient, ne faut-il pas percevoir que demeurent, là où nous vivons tous les jours, des injustices d'ordre spirituel, injustices qui nous apparaîtront bientôt aussi importantes que les injustices sociales d'hier, ou que les injustices décelées par l'approche d'ordre socio-économique d'aujourd'hui dans l'ordre politique. Cette Route à pied à Jérusalem voudrait introduire nos cœufs et appeler nos pas vers cette œuvre de Justice qui viendra compléter et, si Dieu le veut, faire éclore la recherche spirituelle actuelle»TM.*

C'est parce qu'elle porte ce souci d'un apprentissage qui permettra au marcheur une nouvelle manière de vivre son quotidien que la Route s'adresse essentiellement à des jeunes à la veille de prendre et de vivre des engagements personnels et professionnels.

Les moyens de la Route, pour vivre ces objectifs

La Route, c'est une marche à deux, selon un parcours fixé, sans argent mais dans la durée, et dont le moyen privilégié est la rencontre. *« L'axe central de la Route est formé par la marche à pied qui s'effectue selon un itinéraire sensiblement identique, traversant l'Italie, la Grèce, la Turquie, la Syrie, le Liban, la Jordanie, la Cisjordanie occupée et aboutissant en Israël. Les nombreuses personnes qui acceptent de de-*

venir les jalons de ce parcours constituent ce qu'il est convenu d'appeler la Chair de la Route. Ces rencontres personnelles représentent l'ancrage dans l'avenir d'un corps désarticulé à la recherche de son unité fondamentale »⁽¹⁾.

La rencontre

La Route, pour vivre les objectifs qu'elle s'est donnés, privilégie la rencontre. Chaque soir, les marcheurs sont accueillis chez les personnes que leurs pas leur permettent de rencontrer. Les Routes successives ont permis la réalisation d'un fichier de « jalons », personnes rencontrées par les différents marcheurs et que chaque nouvelle route essaiera, dans la mesure du possible, de rencontrer à nouveau, afin de garder une chaîne d'amitié dans les différents pays traversés. Enfin, les séjours plus longs dans les grandes villes permettent de rencontrer des responsables politiques et religieux, afin de mieux comprendre ce qui se vit dans le pays.

Les premières personnes ayant accueilli les premiers marcheurs ont aujourd'hui 25 ans de plus. Leurs enfants, alors en bas âge, accueillent parfois à leur tour les marcheurs d'aujourd'hui. Les témoignages de cette chaîne d'amitié se retrouvent nombreux dans les journaux des marcheurs. Citons cet extrait du journal d'un marcheur, Isabelle, exprimant très bien l'importance de cette chaîne d'amitié :

« À Izmit, après avoir vainement cherché les différents jalons des marcheurs précédents, nous avons tenté une dernière fois, la nuit tombée, d'en atteindre un : l'Imam de l'une des nombreuses mosquées de la ville. La prière du soir terminée, c'est vers le foyer de la mosquée que nous nous dirigeons. Accueil un peu réservé, l'Imam étant fraîchement installé ; il nous a menés tout de même à la petite salle de prière de la mosquée, et nous a préparé des matelas, puis retour dans la salle commune pour un repas que lui-même était allé chercher. Entre temps, devant la perplexité des hommes qui nous entouraient, nous avons déballé nos trésors : des photos dont quelques-unes d'anciens marcheurs, et notre livre d'or. C'est ainsi qu'un jeune qui venait d'entrer découvrit des visages connus : ses parents avaient accueilli pratiquement toutes les Routes dans le cadre de l'association. Là-dessus, changement d'ambiance, d'attitude des personnes présentes qui passèrent de la prudence à l'étonnement, voire même à un certain amusement. Le casse-croûte rapporté se transforme en un repas de fête ; l'Imam se met à la rédaction d'un message pour le livre d'or, entouré de jeunes venus là

(5) André Haim, *Route à pied jusqu'à Jérusalem. Route de la réconciliation religieuse, de la reconnaissance mutuelle et de la Paix*, Genève, 30 mars 1972.

(6) Extrait de la Charte, Villoison, 1^{er} mai 1983.

pour se retrouver. Et puis, bouleversement des programmes : nous laissons la carriole dans la salle de la mosquée et nous suivons le fils de la famille à travers les dédales de ruelles fortement escarpées jusqu'à leur nouvelle maison plutôt bien perchée. Ici, comme chez la plupart des personnes ayant déjà tissé un lien avec la Route, nous nous sommes très vite sentis en famille.

Chez tous ces anciens jalons, comme ceux de Hendek, d'Ortahisar ou de Gôlcük, qui souvent ont connu les premiers marcheurs, vingt années auparavant, c'est la joie des 'retrouvailles', des échanges de nouvelles, puis des partages des convictions, des confessions de foi quant à l'avenir, à la paix, ainsi que des gestes d'accueil, de reconnaissance... L'ouverture des mentalités, comme celle des cœurs, a besoin d'endurance, de gymnastique répétée pour dépasser les préjugés, les raideurs même de notre foi, et trouver en l'autre un ami, un frère. Chaque passage de route, année après année, est occasion pour eux comme pour le marcheur de s'étonner des points communs, des aspirations semblables, mais aussi d'élargir l'espace des différences dans une confrontation jaillie de l'amitié et du respect »". >

Ces jalons - dont nous voyons, à travers ce témoignage, l'importance - ne sont pas des « relais » grâce auxquels les marcheurs réalisent leur but, arriver à Jérusalem. Ils sont des personnes, des familles, des communautés qui n'ont aucun engagement vis-à-vis des marcheurs, mais dont l'écoute permet à ces derniers de mieux comprendre leurs vécus personnels et communautaires. Par contre, la Route a un engagement moral : les informer de ce que la Route continue. Il s'agit donc d'être attentif à ce que la démarche renouvelée de la Route par de nouveaux marcheurs provoque chez eux : réactions, questions nouvelles, réunions...

La marche

Pour vivre ces rencontres, la marche apparaît comme un moyen extrêmement adapté. En effet, le marcheur se présente fragile, désarmé, démuné, « mendiant ». La marche est alors le signe du désir de ne pas agresser l'autre ; d'une attitude de non-savoir, un refus de richesse ou d'avoir agressif, parfois blessant ou humiliant ; du désir de rencontre vraie, marquée par l'effort.

Elle facilite ainsi, chez celui qui offre un toit et un couvert, le don de lui-même, l'émergence d'une parole et, chez celui qui reçoit, une attitude

d'écoute. La façon même de se présenter peut induire un comportement plus ou moins faussé chez la personne rencontrée. Or le dénuement même du marcheur favorise une parole chez la personne qui l'accueille : pas de richesse faussant le rapport, une rencontre passagère facilitant donc la confidentialité, un effort de plusieurs milliers de kilomètres à pied pour chaque rencontre permettant l'émergence d'un parler vrai, allant à l'essentiel des choses.

Elle permet de rencontrer croyants et non-croyants, riches et pauvres, de droite et de gauche, jeunes et âgés, travailleurs et chômeurs, malades et bien portants, femmes et hommes...

Voici comment André Haim insiste sur l'importance d'être à pied : « Or, lorsqu'on est pauvre, en état de faiblesse, on est reçu par des gens qui ne se cachent pas de dire devant vous ce qu'ils pensent. Quand on est quelqu'un qui s'impose avec son argent ou avec ses armes ou avec ses qualifications, on est quelqu'un 'qu'il faut ménager' : les propos qui sont tenus devant vous sont des propos 'sélectionnés' »". Bénédicte Jacob témoigne elle aussi de cette ouverture que provoque le fait d'être à pied : « Lorsque les gens prennent conscience de notre faiblesse et de notre vulnérabilité, ils sont très touchés que nous soyons venus vers eux sans crainte et nous donnent le meilleur d'eux-mêmes »".

A deux

Vivre 24 heures sur 24 ensemble, sans aucune échappatoire possible (alors que dans la vie quotidienne du couple, les « échappatoires » -comme le travail - existent), oblige les deux marcheurs à ne pas tricher sur leurs différences et sur les tensions qu'elles peuvent provoquer.

Cette situation pousse également les marcheurs faisant l'expérience de l'irréductibilité de leurs différences, de leurs cultures, à vivre la « gestion » de ces différences comme un apprentissage. Presque toujours conflictuelles au départ, ces différences vont devenir peu à peu mutuellement acceptables, ce qui fait passer du conflit à la tolérance. Pour passer de la tolérance à l'amitié, il faudra encore expérimenter que chacun a besoin de la différence de l'autre pour être lui-même.

Ainsi se joue entre eux l'enjeu de la rencontre avec tous ces « autres », ces jalons si différents. L'enjeu est que identité, altérité et unité soient possibles ensemble. Les marcheurs vivent donc leur relation comme un « laboratoire expérimental » de ce qui se vit entre des communautés dif-

(7) Isabelle Roche, *Lettre n° 8. de Turquie*, mars 1995. 106

(22) André Haim, *Réunion déjeunes*, 17 lévrier 1974.

(23) Bénédicte Jacob, Taizé, 24 avril 1988.

férentes : la difficulté à accepter la différence, à ne pas vouloir imposer ses propres modèles, à reconnaître ces différences comme un enrichissement possible, etc.

Sans argent

Les marcheurs partent sans argent. Non pas pour faire semblant d'être pauvres, mais pour faire le choix de la dépendance. Dépendance des personnes rencontrées pour vivre, manger.

Cette dépendance provoque chez le marcheur une sorte de révolution : avant, il connaissait le plus souvent une situation d'indépendance (entre autre financière), revendiquée parfois depuis longtemps ; le voilà « mendiant », dans une attitude où il a tout à recevoir et rien à donner. Venant d'un pays ayant récemment exporté, à travers la colonisation, ses valeurs et son savoir-faire, d'un pays où le Catholicisme dominant a largement valorisé le don en même temps qu'il véhiculait un sentiment de supériorité par rapport aux autres religions, le marcheur se trouve alors dans une situation de dépendance qui bouleverse ses repères.

< L'une de ces contradictions [de la Route] réside dans le fait de partir pratiquement sans argent. C'est un choix qui n'évite pas les ambiguïtés : choisir de vivre dans la dépendance de l'autre n'est pas facile à assumer, à vivre concrètement. Marie et Massimo, qui ont derrière eux une vie professionnelle, une insertion dans la société, riche d'expérience, ont du mal à frapper à la porte pour solliciter, demander... Ce choix d'aller ainsi 'désarmé', dépendant de l'autre, en vivant un acte de confiance, remet en cause, fondamentalement, un certain fonctionnement des rapports humains, sociaux, fondés essentiellement sur l'aspect matériel, 'rentable', et ouvre sur la Route tout un 'espace' qui laisse place à la 'gratuité' »⁽¹⁰⁾.

Le temps

La marche nécessite du temps ; elle va à l'encontre du « toujours plus vite », du « tout tout de suite ». La Route prend ce moyen comme un défi, dans un monde où tout va trop vite, où l'homme est comme entraîné par des mouvements qui le dépassent (économie, écologie, mode...). Elle oblige à cesser de gesticuler et de s'essouffler ; à retrouver une vraie et juste respiration, aussi bien sous son aspect biologique que symbolique. La marche va faire entrer le marcheur dans cette perception que le temps est un élément essentiel qu'il faut prendre en

compte si l'on veut comprendre le pourquoi, le comment et l'enjeu des relations inter-communautaires

Cette importance du temps a été soulignée dans un texte collectif écrit après dix ans de différentes Routes : « *Faire la Route prend une année. Une année durant laquelle les marcheurs rencontrent l'Autre. Une année qui donne le temps de comprendre le comportement d'êtres différents, le temps de laisser tomber bien des préjugés, bien des idées préconçues. Une année qui permet de se dégager de son nationalisme et de son emprisonnement technique occidental, pour aller à la rencontre de la richesse de l'Orient. Une année qui laisse le temps de se trouver confrontés à certaines réalités humaines : la violence, les guerres, la haine, mais aussi la tendresse, la chaleur de l'hospitalité des pays méditerranéens - non seulement l'hospitalité orientale, mais aussi celle des pays proches de nous comme l'Italie. La lente progression des marcheurs leur permet de mesurer la grande complexité des conflits, d'autant que la Route de Jérusalem, passant par la Syrie et Israël, aboutit au Proche Orient, lieu même des impasses et des questions sans réponses, et à Jérusalem, cœur des difficultés* »⁽¹¹⁾.

Une année, cela peut sembler peu important. Mais cette année est entièrement consacrée à cette recherche, à cette écoute de la réalité ; il s'agit d'une année donnée de façon radicale à cette démarche, où l'ensemble de l'être est entièrement tendu vers cet objectif de la rencontre pour mieux comprendre les conflits et l'enjeu des relations inter-communautaires. Cette recherche n'est pas diluée entre mille activités ou obligations, elle est de chaque instant, sous-tend chaque rencontre, chaque découverte de chaque pays traversé. La marche est un facteur essentiel de cette lente imprégnation.

La pédagogie de la Route

La Route induit ou suppose trois attitudes fondamentales : la perte des préjugés, l'attitude de « non-savoir » et la capacité à interroger la réalité.

Perdre ses schémas, ses préjugés

La Route n'est pas dépourvue d'une certaine utopie : celle de la reconnaissance mutuelle des cultures et des religions, celle d'une recherche de la Paix, celle d'une recherche des réponses à donner à la quête des hommes. Cet idéal, que chaque marcheur porte en lui au départ de sa route, idéal spirituel ou humaniste, ayant chez chacun une coloration

(10) Denis Mennessier, *Réflexion de Denis après Perugia*, 10 septembre

(11) *Dix ans de route. Senlis. 1-2 mai 1982*. Texte collectif, Paris. 28 avril 1982.

propre, peut-il venir fausser l'expérience que les marcheurs font des rapports inter-communautaires ?

Même si ces idéaux sont variés, même si les illusions et les espérances sont différentes chez chaque candidat au départ, tous les marcheurs font la même expérience : celle d'une désillusion radicale, d'un effondrement de tous leurs schémas, de tous leurs modèles. Cette radicalité de la désillusion, s'expliquant essentiellement par l'expérience de l'immense complexité des rapports inter-communautaires, fait comme une lame de fond s'écrouler tous les schémas bâtis par les uns et par les autres (schémas religieux, culturels, politiques...). Elle est facilitée par l'extrême dénuement du moyen de déplacement utilisé, la marche sans argent. La radicalité de cette mise à plat des préjugés, modèles, schémas... commence par la découverte de ses propres limites : découragement, impatience, fatigue, solitude dans l'incompréhension. Ceci rend les marcheurs moins affirmatifs dans leurs appréciations, plus ouverts au tâtonnement des autres.

La Route se termine par la traversée du Proche Orient, « lieu d'accumulation des impasses, des scandales, pour la raison, des 'questions-blessures' qui restent sans réponses ou dont les réponses apparaissent tragiques. Lieu où l'espoir s'essouffle vite et risque de laisser la place à la désespérance ou bien à la fermeture (par protection, par sécurité, par signal d'alarme pour éviter sa propre destruction)r'ûu encore à l'engagement à fond pour échapper aux cercles fermés »^m.

C'est ainsi qu'André Haim et son compagnon feront leur cette affirmation entendue dans la bouche d'une jeune femme, lors de leur seconde rencontre en Syrie : « Si quelqu'un vous dit qu'il connaît la vérité de ce qui se passe dans cette région, c'est un menteur ». Nous-même, passant par la Syrie, nous écrivions « *Pauvreté de notre démarche pour la Paix, pour l'Unité, au cœur de pays et de religions incroyablement complexes à cause de tout ce qu'ils 'trimbalent' comme histoire, mémoires collectives ou individuelles, méconnaissances réciproques, jugements, peurs, humiliations ou gloires passées, charisme propre à chacun. Le langage de 'la Paix entre les peuples' et de Tunité entre les religions' exige la réciprocité de l'accueil sur tous les plans : historique, psychologique, économique, social, manière de vivre, mémoire de sa propre histoire, de l'histoire des pays ou des religions, etc. Mais la perception ne serait-ce que d'un millièm, pour ne pas dire un millionièm de la complexité de toutes ces réalités, nous conduit au silence (un même*

(12) André Hnim, *Ouverture d'une Roule A pied jusqu'à Jérusalem. Présentation proche du silence*. Manies, 15 février 1972.

mot peut lui-même être perçu de tant de manières différentes !) »¹⁴⁾ ; et arrivant à Jérusalem : « *Chaque fois que quelque chose ici semble se dire, chaque fois que l'on a l'impression de comprendre un peu, chaque fois qu'une parcelle de la vérité semble s'éclairer, une nouvelle rencontre, un nouvel événement fait tomber l'échafaudage patiemment bâti. Toute certitude tombe, tout savoir tombe, tout jugement tombe...* »^{14>}.

Adopter une attitude de « non-savoir »

Si les marcheurs expérimentent la confrontation entre leurs schémas de pensée et la complexité de la réalité, ils sont « acculés » à accepter une réalité humaine qui échappe aux rêves de paix, aux idéologies ou fois dans des systèmes universaux. Nous avons décrit cette expérience comme celle d'une désillusion radicale, un « *apprentissage, une expérience que la vie concrète est toujours tout autre que ce que peut concevoir et ressentir celui qui apprend les nouvelles par ta presse... et qui en conclut des lignes de pensée, de jugement et d'action, que l'on conçoit de loin et que l'on voudrait voir projetées ensuite sur une réalité qui n'est, en fait, qu'intérieure è une imagination ou à une logique abstraite, selon les tempéraments ••* ». Ceci conduit le marcheur à vivre, de fait, une attitude fondamentale de « non-savoir », qui est aussi la reconnaissance d'une « non-maîtrise » de la complexité.

Une autre raison justifiant une attitude de retrait est le fait que les marcheurs passent dans des pays en guerre sans y vivre très longtemps. Comment, dans une telle situation, être affirmatif face à la réalité extrêmement difficile vécue par les habitants des pays traversés ? C'est un Libanais qui devait, un jour, rappeler à deux marcheurs que leur passage dans son pays alors en guerre était aussi provocant que si les Français et les Allemands avaient vu, en 1943, un Libanais marcher entre la France et l'Allemagne pour essayer de comprendre l'enjeu de ce qui s'y vivait, sans y être pour autant totalement impliqué.

Comment alors, puisque telle est l'une des visées de la Route, réfléchir aux enjeux de la paix face à ces personnes souffrant de la guerre ? Ainsi, « *l'expérience de Gérard et Denis au Proche Orient et le passage des autres routes dans ces pays ont mis en question 'l'opportunité' de la traversée de ces régions de combat : un passage à pied, nécessaire-*

(24) Jean-Côme Renaudin, *Lettre de Syrie*, mars 1986.

(25) Jean-Côme Renaudin, *Journal de Jérusalem*, avril 1986.

(26) André Haim, *La Route, chose simple ou lotie ?*, 19 novembre 1990.

ment temporaire, peut être ressenti comme une insulte par ceux qui demeurent et doivent assumer quotidiennement le poids de la guerre »^[27].

Cette attitude de non-savoir, provoquée par l'écroulement des schémas de pensée pré-construits, permet d'affirmer que les marcheurs ne sont pas des personnes « qui savent », qui viennent proposer des solutions, qui ont un projet ou qui défendent une cause. D'où le refus, chez les marcheurs, de militer pour une cause contre une autre, de prendre parti. Ainsi André Haim d'affirmer que « *la Route n'est pas une pratique pour nous situer, d'une façon originale, dans le jeu des forces actuellement en conflit afin de mieux comprendre les rapports de force en présence et expérimenter une nouvelle stratégie, une tactique vécue de village en village pour provoquer les groupes rencontrés à une nouvelle évaluation de leurs attitudes, finalement accédera un 'pouvoir'. [...] La Route n'est pas une idéologie qui permettrait de 'savoir' ce qu'il faut faire pour changer la situation actuelle et donc qui serait 'opératoire', qui pourrait galvaniser des énergies en faisant déceler dans le présent ce qui est porteur du futur, ce qui permet l'espérance et justifie l'engagement. [...] La Route n'est pas un moyen d'analyse qui prendrait sournoisement prétexte de la 'complexité du réel' pour barrer la route à des positions un peu trop simplistes sur le Moyen Orient et sur ce qui est en jeu à Jérusalem »^[28].*

Le marcheur accepte, au nom de cette attitude de « non-savoir », de ne pas prendre position pour les uns ou pour les autres. Pourtant, dès son arrivée en Syrie, les interpellations ne manqueront pas à chaque rencontre : es-tu sioniste ? anti-sioniste ? pro-palestinien ? pro-israélien ? etc. Du fait même que les marcheurs prennent conscience de la complexité extraordinaire de la réalité et ne font pas de cette Route un engagement militant pour telle ou telle revendication politique, religieuse ou même idéologique, ils refuseront de se laisser entraîner sur ce terrain afin de pouvoir justement rencontrer des personnes de chaque côté des frontières et les interroger sur la réalité de leur vécu, de leurs revendications, de leurs aspirations.

Cette attitude fondamentale de « non-savoir » donne aux marcheurs une certaine légitimité pour affirmer qu'ils ont acquis une attitude d'ouverture et de « non-préjugés », leur permettant de pouvoir interroger la réalité sans y projeter leurs propres désirs ou conceptions. Cette légitimité est soulignée par la Charte : « *La Route de Jérusalem affirme que*

la complexité des phénomènes humains ne peut se saisir que par une mise à distance calculée et dépassionnée qui seule permet de dégager toutes les composantes du problème. Ce refus de parti pris favorise un dialogue permanent avec les personnes, [les forces] en présence et contribue ainsi à une meilleure écoute par l'autre d'une identité telle qu'elle se dit elle-même. La Route de Jérusalem se trouve être ainsi au carrefour de plusieurs sensibilités qui la modèlent en la parcourant. Elle laisse entrevoir un au-delà de nos contingences plus ample, plus vaste et qui ouvre sur l'horizon infini de l'univers, la possibilité réelle d'un 'vivre-autrement-la-présence-su-monde' »^[29].

Interroger la réalité

Les désillusions radicales vécues par les marcheurs, l'écroulement de tous leurs schémas, modèles et même espérances face à l'expérience de la complexité des rapports inter-communautaires a provoqué, nous l'avons vu, une attitude fondamentale de « non-savoir ». En effet, tous les savoirs préexistants, souvent réducteurs et caricaturaux, ne résistent pas devant la réalité elle-même. Les marcheurs, une fois atteint ce « fond », sont aptes à interroger la réalité, aptes à chercher à comprendre les origines des violences sans vouloir les guérir, aptes à accueillir ce que ces violences leur apprennent de l'homme. Apprendre à comprendre les raisons de l'impossible entente entre personnes, groupes, partis, religions, peuples ; écouter aussi quelles sont leurs attentes. « *S'avançant directement sur le lieu du conflit du Moyen Orient, écoutant de village en village, de frontière en frontière, les méfiances mutuelles, les haines non éteintes, les réalités religieuses, culturelles, sociales inextricablement tissées dans le passé de l'histoire et imbriquées dans les faits politiques actuels, la Route de Jérusalem mesure lentement les résistances aux rencontres nécessaires, et interroge leur signification »^[29].*

Ce lien entre le « non-savoir » du marcheur faisant suite à l'expérience qu'il fait de la complexité et de l'effondrement de tous ses modèles, d'une part, et sa capacité à interroger la réalité, d'autre part, est ainsi résumé par André Haim : « *Ma 'pratique' est de me situer dans le conflit actuel des hommes entre eux de la façon la plus pauvre, pour expérimenter comment cela leur permet de percevoir par eux-mêmes jusqu'à quel point leur 'savoir' sur les 'autres' est peut-être un besoin de se 'gonfler' soi-même... ce qui conduirait à une réduction de 'l'idéologie' au*

(27) André Haim, *La Route proche du silence*, 1977. Présentation et journal de Violaine et

Frédéric, 6 novembre 1976.

(28) André Haim, *La Route, chose simple ou folle ?*. 19 novembre 1990.

te. Villoison. 1^{er} mai 1983.
(30) André Haim, *Réponse à un ami italien*, 29 avril 1977.

profit du 'silence', non pas une démission passive de l'intelligence, mais une attitude de l'intelligence qui précisément permettrait de pressentir comment des vies humaines peuvent retrouver leur liberté sans gros tapage ni puissante idéologie. [...] Pour que tout ceci ne soit pas finalement une fumisterie, mon 'analyse' doit bien mesurer comment tout ce qui pourrait être si simplement ne le sera pas en raison des contraintes économiques, des pesanteurs humaines, des luttes de pouvoir, etc., etc., ces 'etc.' étant bien réels ! »^(M).

Conclusion

La Route est une expérience qui, depuis maintenant 25 ans, a semé de nombreuses fleurs. Il reste que la question essentielle n'a toujours pas reçu de réponse. « Se mettant ainsi à l'écoute d'Éléna la Chypriote grecque, de Nur le Turc, d'Abed le Syrien, de Nizar le Maronite, de Samir le Palestinien et d'Arieh l'Israélien, s'impose la question posée par la Route : à quelle profondeur de l'être humain 'ce' jeune avec qui nous échangeons peut-il vivre une capacité d'accueil qui lui permette de rencontrer, sans se rétracter, cet autre jeune contre lequel il est en lutte, et qui ferait lui aussi la démarche similaire ? À quelle profondeur de la conscience humaine pourraient-ils, l'un et l'autre, faire cette approche mutuelle sans avoir le sentiment de trahir leurs groupes en lutte, mais au contraire de s'engager ensemble dans le risque ultime eUadical ? À quelles conditions, et avec quel soutien, ces deux jeunes pourraient-ils franchir les ruptures qui les séparent, en ayant conscience qu'ils ouvrent, à leur échelle et pour les leurs eux-mêmes, l'étape capitale et ultime de l'avenir humain possible ? »⁽²⁾.

Jean-Corne RENAUDIN*

(31) André Haim, *La Route, chose simple ou folie ?*, 19 novembre 1990.

(32) André Haim, *Réponse à un ami italien*. 29 avril 1977.

* Cet article est extrait d'un Mémoire de DEA présenté en octobre 1996 à l'Université de Tours.

Les différentes Routes

1972-1973 : *Route n° 1*. Ouverture à Genève de la première Route à pied jusqu'à Jérusalem, par André Haim, prêtre, qui interroge et s'interroge sur le poids des religions dans les conflits, et par Wilfried Reinermann qui, le premier, témoigne du prix que les jeunes entendent mettre à la recherche des voies nouvelles pour la reconnaissance mutuelle des peuples et des religions, et pour la construction de la paix.

1973-1974 : *Route n° 2*. Passage direct de deux marcheurs, Gérard Dizier et Denis Foucher, au Proche Orient, dans le but de vérifier sur place les possibilités d'accueil et de passage des frontières dans la région (Syrie, Liban, Jordanie, Israël) pour de futurs marcheurs. Gérard, berger du Larzac, et Denis, militant objecteur, interrogent la violence des guerres israélo-arabe de Kippour et gréco-turque de Chypre.

1974-1975 : *Route n° 3*. Départ de Denis Mennessier et de Joëlle Guerin depuis Romans, dans la Drôme. Passage de cette Route en Turquie au moment de la guerre de Chypre, et au Liban en pleine guerre civile. Ouverture de la Route à l'engagement féminin.

1976-1977 : *Route n° 4*. Une jeune infirmière, Violaine de Saint-Laurent, seule au moment de partir en septembre 1976, est rejointe par un « ancien », Frédéric Jeannin, de la génération qui a fait la dernière guerre. La Route s'arrêtera en Grèce, à Thessalonique, avec séjour d'une année dans cette ville.

1978 : *Route n° 5*. Départ de Michel Crépu et de Michel de La Patellière de Notre-Dame de la Salette. Leur route s'arrête à Rome.

1979-1980 : *Route n° 6*. Départ de Cuneo (Italie) d'une Route franco-italienne, composée de Marie Dieudonné et de Massimo Tinghi. Ils parcourent l'Italie entre juillet et octobre 1979, la Grèce entre octobre 1979 et janvier 1980. La Route s'enracine en Italie.

1979 : *Route n° 7*. Départ de Paris d'un jeune couple français, Xavier et Sophie Bohl. (Ils seront les auteurs d'un ouvrage : *Maisons-Saisons. Observation sur l'architecture vernaculaire lors d'un voyage à pied de Paris à Ankara*, Editions Alternative, 1981, 202 p.).

1983-1984 : *Route n° 8*. Départ de Bordeaux de Jacques Thomas.

1985-1986 : *Route n° 9*. Départ de Troyes (Aube) de Marie-Noëlle Massignon et Jean-Côme Renaudin. Entre avril 1985 et avril 1986, ils parcourent la France, l'Italie, la Grèce, la Turquie et le Proche Orient.

1986 : *Route n° 10*. Départ de Taizé de Bernard Geoffroy.

1988-1989 : *Route n° 11*. Départ de Taizé de Monique Cancouet et de Bénédicte Jacob. Elles passeront par Ladispolie (juillet 1988), Thessalonique (septembre), Mersin (décembre) pour arriver à Jérusalem en avril 1989.

1989-1990 : *Route n° 12*. Départ de deux Italiens, Fiorenzo et Antonnella Bugatti, d'Istanbul.

1990 : *Route n° 13*. Départ de Bretagne de six jeunes marcheurs : Eric et Haude Lemoine, Patricia et Denis Lecointre, Anne Leroux et Emile Gourmelon.

1990-1991 : *Route n° 14*. Eric Fissot et Sylvia Morin, François et Elizabeth Le Marée.

1993-1994 : *Route n° 15*. Départ de Marc Bonenfant et d'Olivier Martin de Genève. Passage par le col du Simplon, Brescia, Trieste, Medjugorje et la Grèce, Istanbul et Antakya en Turquie ; arrivée à Jérusalem en mars 1994.

1994-1995 : *Route n° 16*. Départ le 10 mai 1994 de Geneviève Brousseau et Isabelle Roche. Elles arriveront en avril 1995 à Jérusalem.

1995-1996 : *Route n° 17*. Paul de Sinety traverse la France et l'Allemagne.

On peut ajouter qu'en 1979, Chantai Huteau, secrétaire de l'Association a fait un séjour de dix mois en Syrie et en Israël.

Route de Jérusalem, Ecole de la Paix

chez M. Leslie ANAGNAN

^ 23, rue Bruant - 75013 PARIS

Site : www.routedejerusalem.org

Secrétariat : Chez Marie DIEUDONNE
41, rue du Fg St Antoine - 75011 PARIS

A l'occasion de ses 25 ans

ïU

LA ROUTE DE JERUSALEM

invite associations, communautés et personnes concernées par des expériences de marche et la construction de la Paix à une rencontre près de Genève, les 29, 30 et 31 août 1997.

- Accueil le 29 à 14 h. En soirée : projection de deux documentaires sur *la Route de Jérusalem*
- Journée du 30 entièrement consacrée à une marche (18 km) au tour de Genève
- Ateliers et carrefours sur le thème « *Des frontières, cela existe* » le 31 matin ; après-midi, mise en commun.

Renseignements : Centre français de la Route de Jérusalem. Tél. 01.45.70.75.67/01.43.41.93.20.